

Cahiers
Paul Claudel

8

Claudel
et l'Univers chinois

nrf

GALLIMARD

•

*Les Cahiers Paul Claudel sont publiés avec
le concours de la Société Paul Claudel, sous la
direction de MM. Pierre Moreau, Robert Mallet
et Pierre Claudel. Secrétaire de rédaction :
Charles Galpérine. Secrétaires adjoints : Ève
Grosjean, Renée Nantet, Jacques Petit.*



Portrait de Claudel jeune par Félix Valotton,
d'après le 2^e *Livre des masques* de Rémy de Gourmont.

TABLE DES ABRÉVIATIONS

AAE	Archives du ministère des Affaires étrangères.		<i>Extrême-Orient.</i> Librairie militaire, Chapelot, Paris, 1899.
AP	Claudé, <i>Art poétique.</i>	GO	Claudé, <i>Cinq grandes odes.</i>
ASPC	Archives de la Société Paul Claudé.	JFV	Claudé, <i>La Jeune fille Violaine.</i>
BSPC	Bulletin de la Société Paul Claudé.	M	Claudé et J. Amrouche, <i>Mémoires improvisés.</i>
CE	Claudé, <i>Connaissance de l'Est.</i>	Morse	H. G. Morse, <i>The International Relations of the Chinese Empire</i> , 3 vol. Londres, 1910-1918.
Cent	Claudé, <i>Cent phrases pour éventails.</i>	Œ	Œuvres complètes.
Cl.	Paul Claudé.	Œil	Claudé, <i>L'Œil écoute.</i>
CLC	Claudé, <i>Conversations dans le Loir-et-Cher.</i>	OL	Claudé, <i>L'Ours et la lune.</i>
Cordier	H. Cordier, <i>Histoire des relations de la Chine avec les Puissances occidentales.</i> 3 vol., Paris 1901-1902.	ON	Claudé, <i>L'Oiseau noir dans le soleil levant.</i>
Corr.	Correspondance.	Parker	E. H. Parker, <i>China, Past and Present</i> , Londres, 1903.
CPC	Cahiers Paul Claudé (N.R.F.).	Pères	Léon Wiegier, <i>Les Pères du système taoïste</i> , Ho-kien-fou, 1913.
Dr.	Claudé, <i>Sous le signe du Dragon.</i>	Pl.	Collection de la Pléiade.
éd.	édition.	Pl. IV	Claudé, <i>Œuvres en prose</i> (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, 1965.
Exp.	X... <i>La Chine. Expansion des Grandes Puissances en</i>	PM	Claudé, <i>Partage de Midi.</i>
		RVII	Claudé, <i>Le Repos du septième jour.</i>

Reclus Élysée et Onésime Reclus,
L'Empire du Milieu, Paris,
1902.

Richard L. Richard, *Comprehensive
Geography of the Chinese
Empire*, Changhai, 1908.

Rousset Léon Rousset, *A travers la
Chine*, Paris, 1886.

SS Claudel, *Le Soulier de Salin*.

* Renvoi aux agendas inédits
de Claudel (années 1896,
1897, 1898 et 1899).

PRÉFACE

« *Ma double vocation d'économiste et d'écrivain* » : ainsi Claudel définissait-il sa destinée aux Florentins qui écoutaient sa conférence sur « *La Philosophie du livre* ». Il avait alors cinquante-sept ans d'âge et trente-deux ans de Carrière, une position assurée dans la Fonction publique et un succès lent, mais sûr, dans le monde des Lettres.

Le double métier ne surprenait personne en 1925, mais le public est toujours prêt à voir dans le double succès une insolence et dans la double vocation une imposture. Il suffit pourtant de suivre de près la carrière de Claudel en Asie pour voir que la vocation de l'économiste n'est guère plus contestable que celle du poète. On se trouve en présence d'un écrivain qui n'est pas un diplomate d'occasion, comme l'avaient été Stendhal ou Chateaubriand, mais un homme qui a pu vivre sur deux plans : au moment même où il élaborait son image de l'Asie dans *Connaissance de l'Est*, il donnait, dans ses rapports consulaires, l'analyse économique la plus poussée qui existât à cette époque du monde chinois fin de siècle. Ce rare exemple de vision stéréoscopique méritait d'être étudié, et il ne pouvait l'être qu'en acceptant de rencontrer le poète et le diplomate sur leurs plans respectifs, avec des méthodes d'investigation différenciées.

Au seuil de ce livre qui leur doit beaucoup, je ne voudrais pas oublier deux disparus, Jean-Marie Carré et Henri Maspero, qui avaient inspiré et guidé une première version de cette étude — d'ailleurs assez différente de celle-ci — saisie par la Gestapo en 1943. Qu'il me soit permis de remercier ceux qui m'ont encouragé à tout reprendre quinze ans plus tard, MM. Etiemble

Pierre Moreau, ainsi que M^{me} Nantet et M. Pierre Claudel qui m'ont ouvert les archives de la Société Paul Claudel, M. Jacques Petit qui m'a donné d'utiles précisions chronologiques, M^{lle} Duval, MM. Glachant et Dethan, qui ont si généreusement aidé mes recherches dans les archives du ministère des Affaires étrangères. Sans leur aide, ce travail de reconstitution contre tout espoir eût été impossible.

INTRODUCTION

Lorsque le jeune vice-consul Claudel arrive à Changhaï, en juillet 1895, il est loin de soupçonner le rôle que la Chine va jouer dans sa vie et dans son œuvre d'écrivain. A New York et à Boston il ne s'était que médiocrement plu; Paris, où il venait de passer quelques mois entre deux bateaux, lui avait laissé un fort goût d'amertume¹, et il avait quitté l'Europe, sans regret, mais sans enthousiasme excessif. A son ami Pottecher qui le félicitait de sa nomination à Changhaï, il avait répondu simplement : « Vivant de plus en plus dans le présent, je ne pense pas du tout pour le moment à ma nouvelle résidence et j'attends paisiblement qu'il plaise au Ministère de laisser mon successeur aller². »

Non qu'il craigne l'éloignement : il l'appelle à grands cris. Tout ce qu'il veut, confiera-t-il dans ses *Mémoires improvisés*, c'est partir aussi loin que possible : « quitter Paris, quitter ma famille, quitter enfin tout ce qui m'entourait : cela, j'en avais un désir extrêmement violent³. » Aller au bout de l'Ancien Monde ne pouvait que lui plaire, et il se déclare « content d'aller habiter l'Asie⁴ ». Mais la Chine était pour lui un « pis aller⁵ ». Il eût préféré le Japon. Sa terrible sœur aînée, Camille, qui avait exercé un ascendant tyrannique sur son adolescence, lui avait communiqué sa passion de l'art japonais, et à une

1. Cl., *M*, p. 95.

2. Lettre du 17 janvier 1894, *CPC*, I, p. 95.

3. Cl., *M*, p. 60.

4. Lettre à Pottecher du 17 janvier 1894, *CPC*, I, p. 88.

5. Cl., *M*, p. 119.

époque où l'Empire du Soleil levant était en pleine ascension économique et politique, où ses œuvres d'art, déjà connues et admirées, jouissaient dans la République des Lettres d'une vogue à laquelle les Goncourt n'étaient pas étrangers, où les collectionneurs s'arrachaient les estampes de Hokusai et d'Outamaro, le Japon paraissait à beaucoup la fleur suprême d'une civilisation jaune dont l'Empire du Milieu, énorme et vacillant, n'aurait su donner qu'une grossière ébauche. Ajoutons que pour un jeune homme qui doit, dans les dix ans, franchir le mieux possible les échelons inférieurs de la hiérarchie consulaire, la part n'est pas égale entre les deux empires. Au lendemain de la guerre sino-japonaise, tous les yeux sont braqués sur le vainqueur, qui déjà fait figure d'arbitre indésirable des puissances rivales en Extrême-Orient, les télégrammes et les rapports envoyés de Tokyo ou de Yokohama ont toutes chances d'attirer un jour ou l'autre l'attention du Quai d'Orsay, alors qu'un obscur vice-consul relégué dans un port chinois risque de s'y faire oublier. On le savait si bien que les postes au Japon étaient pris d'assaut.

Après avoir essayé à deux reprises de se faire nommer dans la patrie de Hokusai, le jeune Claudel doit se faire une raison : « Il n'y avait pas de place pour moi ¹. » Dans le bateau des Messageries Maritimes qui le conduit en Chine, il ne voit pas son avenir professionnel et spirituel sous des couleurs riantes, et la première semaine à Changhaï, dans une chambre d'hôtel où le confine une grippe ², compte parmi les plus sombres de son existence. « Je suis tout seul, je n'ai plus de pays, plus de famille, je suis dans l'abandon le plus complet et l'avenir est incertain. Je suis dans un milieu complètement différent, beaucoup plus différent que ne l'était encore l'Amérique, et un avenir, un avenir redoutable pour moi m'attend, en même temps que le passé sombre derrière moi ³. » C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il écrit les *Vers d'exil* ⁴.

Il se trouve que beaucoup de ces appréhensions se sont révélées sans objet. Une sorte de complicité amoureuse va se nouer très vite entre la terre chinoise et le jeune Français,

1. *Id.*, pp. 118 et 60.

2. Lettre à Pottecher du 1^{er} août 1895, *CPC*, I, p. 97.

3. *Cl.*, *M.*, p. 123.

4. *Ibid.*

et les événements politiques vont donner aux postes consulaires en Chine un intérêt nouveau. Avant la fin de l'année 1895, le traité de Shimonoseki est signé. Inquiète de voir le Japon s'implanter trop vite sur le continent asiatique, la Russie, appuyée par la France et l'Allemagne, a multiplié les pressions sur le vainqueur pour l'obliger à lâcher prise et à partager les bénéfices de sa victoire. De nouveaux ports sont ouverts aux étrangers qui se voient autorisés à construire des usines dans les villes ouvertes, et à y introduire des machines, sous la seule condition de payer des droits de douane. On a même prévu de faciliter la libre circulation des produits fabriqués sur place par des firmes européennes en les faisant exempter des douanes intérieures perçues jusqu'alors par des mandarins ¹. C'est un énorme marché qui va s'ouvrir aux convoitises occidentales, et l'Angleterre découvre un peu tard que certains monopoles de fait sont en train de lui échapper. Entre le Japon, la Russie et les puissances d'Occident, la partie promet d'être serrée, chacun surveillant l'autre dans la crainte de se laisser dépasser, et à partir de 1895 les corps consulaires sont totalement mobilisés par ce double travail de prospection du marché chinois et de surveillance des initiatives d'autrui.

Soucis de prestige et rivalités diplomatiques ne sont d'ailleurs pas seuls en jeu. Les progrès de la colonisation en Indochine multiplient les groupes de pression qui vont pousser les autorités françaises vers une politique de présence en Chine. Jusque vers 1890 les possessions françaises d'Extrême-Orient coûtaient plus qu'elles ne rapportaient au budget de l'État. Au cours de la dernière décennie du siècle la situation s'améliore puis se renverse au point que l'exercice financier de 1897 se solde par un excédent de recettes de 2 457 000 francs or ². Le climat de confiance devient tel, dans la Banque française, que l'emprunt indochinois sera couvert 36 fois ³ par des banques qui vont fournir aussi la plus grande partie des 400 millions de francs de l'emprunt chinois de juillet 1895 négocié par la banque sino-russe ⁴. D'énormes capitaux sont ainsi investis en Extrême-Orient, et les bailleurs de fonds, toujours habiles à calculer leurs

1. *Cordier*, t. III, p. 284.

2. *Exp.*, p. 163.

3. *Id.*, p. 163.

4. *Cordier*, t. III, p. 305.

risques, savent bien qu'ils ont un assez grand nombre d'alliés et de complices dans les partis et chez les hommes politiques, pour pouvoir compter sur un appui diplomatique et militaire.

Il va donc s'agir de faire fructifier l'or français en liant le développement économique du Tonkin à celui de la Chine, et à ces grands desseins se mêlent des arrière-pensées sociales proclamées avec une rude franchise par quelques militaires. Puisque les maisons anglaises ont pu installer à Changhaï des succursales qui fabriquent du textile à bien meilleur marché qu'en Europe, pourquoi ne saisirait-on pas au vol cette occasion de mettre en concurrence une main-d'œuvre sobre et docile avec les ouvriers européens? « On peut, en ces races chinoises [*sic*] sobres, épargneuses, exemptes de besoins impérieux, avoir des ouvriers dont la plus haute paye n'atteint pas le septième du salaire d'un ouvrier européen. [...] On prévoit déjà le moment, et cela se fait sentir dans le chiffre des importations, où le Chinois trouvera chez lui des articles de qualité commune à des prix d'un bon marché défiant la concurrence européenne ¹. » Faut-il le redouter? Non, pense le militaire anonyme auteur de *l'Expansion des grandes puissances en Extrême-Orient*, qui voit venir le jour où les revendications de salaires des ouvriers européens mettraient en cause la prospérité des firmes, et peut-être le régime social établi. Aucune indécision n'est permise : dans leur propre intérêt, « les maisons européennes ne doivent pas hésiter à se dédoubler, à fonder en Extrême-Orient des succursales d'où dépendra peut-être un jour la fortune des maisons métropolitaines ² ».

Ainsi la politique de présence française en Chine avait-elle le rare privilège d'être à la fois soutenue par une certaine gauche soucieuse de donner à la Troisième République le panache que Boulanger, quelques années plus tôt, lui avait contesté; par le Centre, heureux de pouvoir démontrer par la marche l'efficacité de l'alliance franco-russe; par les groupes de pression de la Banque, du Négoce, de l'Industrie, de la Marine et de l'Armée. Un diplomate français qui arrivait en Chine à l'heure de Shimomoseki pouvait très vite sentir le vent en poupe.

1. *Exp.*, p. 127.

2. *Ibid.*

Le jeune consul suppléant qui débarque à Changhaï est un homme bien différent du Claudel mieux connu du public, celui de la maturité et de la vieillesse. Il n'est plus le lycéen passionné qui trépidait d'enthousiasme avec Romain Rolland aux concerts wagnériens, clamait partout son horreur de la métaphysique et sa foi dans l'Instinct, la Sensation, la Nature ¹. Il a maintenant soif de discipline, de règle, d'ascèse de l'âme et de l'esprit. Il se passionne pour Jules Renard, « qui représente pour lui le goût français ² », il peut passer des heures avec lui à lire du La Bruyère ³ et à chanter les louanges de Boileau ⁴. La prolixité de ses premières pièces l'écœure : il rêve de juguler son abondance verbale, il a entrepris déjà de récrire *Tête d'Or* d'un bout à l'autre, et il va bientôt faire de même pour *La Ville*.

Dans le domaine religieux, il n'est pas plus satisfait de lui. L'illumination de Notre-Dame du jour de Noël 1886 n'avait été que le point de départ d'une longue évolution jalonnée de soubresauts, de crises qui, en 1895, ne sont pas arrivées à leur terme. Il a encore devant lui une dizaine d'années de lutte, ou plutôt, comme il le dira dans ses *Mémoires improvisés* en voulant définir son état d'âme en Chine, de résistances : « Il y avait encore des parties importantes de moi-même qui n'étaient pas complètement évangélisées. [...] Le monde spirituel exigeant qui s'imposait à moi ne déplaçait pas l'autre sans qu'il y ait eu une certaine résistance ⁵. » Le néophyte qui se pressait, quelques années plus tôt, aux offices de Notre-Dame, se délectait du « spectacle des jours de la semaine sainte » et comparait le chant de l'*Exultet* aux « accents les plus enivrés de Sophocle et de Pindare ⁶ », a une religion colorée d'esthétisme liturgique dont il sent les faiblesses. Il s'est embarqué pour Changhaï avec le ferme propos de donner une structure théologique à ses croyances, en s'imposant la discipline la plus étrangère à son tempérament d'artiste, hier encore si rebelle à la métaphysique : la lecture des deux *Sommes* de saint Thomas d'Aquin. Ét il a beau se répéter, après combien d'hommes de lettres, que

1. Romain Rolland, *Le Clottre de la rue d'Ulm*, éd. 1952, p. 281.

2. *Journal* de Jules Renard, 14 novembre 1892, 29^e éd., p. 100.

3. *Id.*, 13 mars 1895, p. 184.

4. *Id.*, 7 mars 1895, p. 184.

5. *M.*, pp. 120-121.

6. « Ma conversion », *Œ.*, t. XVI, p. 195.

« l'art et la poésie sont aussi des choses divines ¹ » il n'en a pas moins le sentiment aigu, parfois, que l'expression verbale épuise et énerve son âme au lieu de la soulager. C'est ce qu'il exprime confusément dans ce fragment de poème écrit au début de son séjour en Chine :

*La source, ma part du souffle éternel, mon âme,
Voici pour l'épuiser une abondance infâme
De mots, vomissement du vide articulé,
Cette facilité affreuse de parler ²!*

Il va bientôt se demander si l'ascèse intellectuelle de la théologie scolastique est une discipline suffisante, si l'appel reçu à Notre-Dame n'exige pas bien davantage : la règle monastique, le renoncement à la littérature qui contamine sa vocation et gauchit ses élans. Dès l'arrivée en Chine, il est poursuivi par l'idée du « départ plus beau » dont il est question dans les premiers *Vers d'exil* :

*Saisi d'horreur, voici que de nouveau j'entends
L'inexorable appel de la voix merveilleuse.
L'espace qui reste à franchir n'est point la mer.
Nulle route n'est le chemin qu'il me faut suivre ³...*

S'agit-il d'une vocation claire et certaine, qui aurait eu sur lui un effet apaisant? Pas même. Il nage dans une incertitude angoissée, il nourrit sa mauvaise conscience en s'accusant d'être trop attaché au monde et à son art pour avoir la force de rompre ⁴. Aussi va-t-il bien se garder, malgré ses troubles de conscience, de brûler ses vaisseaux. Il ne conduira pas sa vie de consul comme un homme qui s'apprête à partir, il se comporte en agent du Quai d'Orsay qui veut faire carrière sans rien omettre de ce qui peut le faire avancer.

Mais il a beau s'épuiser en efforts pour discipliner son art et sa vie spirituelle, il a beau jouer le jeu du fonctionnaire

1. *Ibid.*

2. *Premiers vers*, dans *Œ*, t. I, p. 18.

3. *Vers d'exil*, *Œ*, t. I, p. 28.

4. « J'ai eu l'impression tout de même de ne pas faire le maximum [...] Si j'avais été vraiment un saint ou un héros, qui sait si je n'aurais pas passé outre [...] *M*, p. 157.

irréprochable, contrôler son comportement social en confiant son autocritique à l'agenda qui lui tient lieu, à ce moment, de journal intime, sa nature volcanique finit toujours par prendre le dessus. « Il me fait l'effet d'un cyclone figé », écrivait Gide ¹. A vingt-sept ans il a conservé intacte la puissance d'enthousiasme et d'indignation de son adolescence, il est toujours le « jeune triton qui souffle dans sa conque ² » remarqué par Romain Rolland. « Il admire ou déteste avec gaminerie », note Jules Renard ³, et lorsque Mallarmé veut évoquer le souvenir du jeune poète exilé en Asie, une seule image lui revient en mémoire : celle d'une certaine « façon de hausser les épaules furieusement, là, sur le petit canapé des mardis ⁴ ».

Dans les salons, il lui arrive de se renfrogner dans un sombre mutisme, mais pour peu qu'on le mette à son aise, il se déclenche, dit Jules Renard, comme une machine à parler, « ses lèvres se soulèvent comme de lourdes tentures à de violents courants d'air. Il parle avec un système de palettes ⁵ ». Une fois déchaîné, il est intarissable, confie André Gide à son *Journal*, et « la pensée d'autrui n'arrête pas un instant la sienne; le canon ne la détournerait pas. Pour causer avec lui, pour tenter de causer, on est obligé de l'interrompre ⁶ ». Il ne cache d'ailleurs pas à ses amis qu'il attend d'eux patience et tolérance pour ses ruades et ses sautes d'humeur, il leur demande de se contenter d'une fidélité bourrue. Il veut être traité, écrivait-il à Marcel Schwob, « comme quelqu'un qui ne fait pas de son esprit ce qu'il veut, dépendant d'un certain démon; et que ferai-je si l'on n'est pas plus indulgent pour moi qu'envers un homme du monde ? ».

Maintenant qu'il a quitté la compagnie des hommes de lettres pour celle des diplomates et de la colonie européenne de Changhaï, comment va-t-il se comporter? Comment va-t-on le recevoir? Pareille question s'était à peine posée en Amérique où Claudel était arrivé débutant, aux derniers échelons de la hiérarchie consulaire, sous les ordres d'un chef qui le confinait

1. André Gide, *Journal* (*Pl.*, éd. de 1951), 1^{er} décembre 1905, p. 186.

2. Romain Rolland, *Le Cloître de la rue d'Ulm*, p. 281.

3. *Journal* de Jules Renard, mars 1895, p. 184.

4. Lettre de Mallarmé à Claudel du 18 février 1896, *CPC*, I, p. 48.

5. *Journal* de Jules Renard, 17 mars 1893, p. 109.

6. *Journal* d'André Gide, 5 décembre 1905, p. 191.

7. Lettre à Marcel Schwob du 22 avril 1893, dans P. Champion, *Marcel Schwob et son temps*, p. 263-264.

dans des tâches subalternes¹ — aussi avait-il pu organiser sa vie personnelle en marge du consulat et passer le plus clair de son temps dans les bibliothèques ou devant sa table de travail². Un tel régime eût été inconcevable à Changhaï. Non que le travail y fût plus lourd, mais les obligations sociales sont tyranniques dans les ports d'Extrême-Orient où la minorité blanche se serre les coudes et cherche à s'étourdir dans une foule de réceptions frivoles.

C'est précisément là le genre de vie que Claudel a toujours voulu éviter. Au dépit contre le temps perdu s'ajoutent les réactions de la timidité agressive du provincial gauche et sérieux contre les gens du monde. Les salons, avouera-t-il plus tard — « si vous saviez quel rustre j'étais à ce moment-là — j'en avais une sainte peur³ ». Les hommes de lettres parisiens, dont il parlera plus tard sans tendresse, acceptaient au moins son personnage d'inspiré encombrant qui correspondait à l'un des types d'une caractérologie de l'écrivain, alors que chez les gens du monde il se sent inclassable, et il en est d'autant plus désarmé que son attitude à l'égard du raffinement social est curieusement ambivalente. Il a, d'une part, une conscience aiguë et parfois douloureuse de sa « propre patauderie⁴ », et en même temps il ne peut se défendre d'avoir pour l'élégance de l'esprit et des manières un mélange d'admiration ingénue et d'irritation. Il ne cache pas que son admiration de jeune homme pour Mallarmé était surtout « l'admiration d'un rustre⁵ », et il précise : « J'admirais beaucoup Mallarmé parce qu'il possédait des qualités que je n'ai pas. C'était un homme extrêmement distingué, un causeur brillant, avec une manière de s'exprimer tout à fait charmante⁶. » Mais plus tard l'enthousiasme retombe, et il ne verra plus dans son vieux maître qu'un homme infiniment sympathique, mais un écrivain artificiel et « sans importance particulière⁷ ».

Les relations avec Gide sont affectées de la même ambivalence. Depuis ses premières lettres de Chine jusqu'aux *Mémoires*

1. Lettre à Pottecher du 22 avril, *CPC*, I, pp. 73 et 74.

2. Lettre à Pottecher du 29 septembre 1893, *CPC*, I, p. 80.

3. *M*, p. 63.

4. Lettre à Mallarmé du 23 novembre 1896, *CPC*, I, p. 50.

5. *M*, p. 65.

6. *M*, p. 64.

7. *Id.*, p. 128.

improvisés, lorsqu'il veut expliquer l'attirance qui l'avait porté vers Gide, Claudel parle du charme, de la distinction de pensée et de parole de l'auteur de *Prétextes*¹, de ses « manières très séduisantes² ». « Avouerai-je que vous m'avez toujours impressionné, lui écrit-il, de cette qualité de " distinction " à laquelle les enfants sont si sensibles et qui a une action spéciale sur une nature assez lourde et plébéienne comme la mienne³? » Mais, d'autre part, le spectacle de ce rentier dilettante qui écrit à ses heures, provoque en lui des réactions de plébéien laborieux devant un fils de famille indolent et pervers. Il parlera plus tard du « grand malheur qu'il y a de n'avoir pas de nécessité dans l'existence⁴ », et il verra en Gide « un homme riche, oisif, qui n'avait aucune espèce de devoir extérieur qui l'obligeât à prendre sur lui-même⁵ ». Dès l'époque des lettres de Chine, il fait des allusions discrètes à son « élégance presque exagérée », à son « incompatibilité sociale⁶ », et quand, haussant le ton, il ajoute que la joie de la quarantième année, dans laquelle ils sont entrés tous les deux, c'est « le bonheur de la responsabilité⁷ », il fait mieux qu'éclairer sa lanterne.

Gide ne s'y méprend pas. Les premières pages de son *Journal* qui parlent de l'auteur de *Tête d'Or* montrent que les deux hommes se sont vite situés. Avec une rapidité de coup d'œil presque féminine, il va droit aux détails : jaquette mal coupée, cravate de mauvais goût, pas d'allure, aucune aisance⁸. Pour ce grand bourgeois parisien bien habillé et bien renté, le fils du receveur de l'enregistrement à Fère-en-Tardenois reste, avec tout son génie, un petit-bourgeois besogneux déguisé en consul.

Or Claudel est d'autant plus sensible à ces évaluations som-

1. Lettre de Claudel à Gide du 7 août 1903, *Correspondance Claudel-Gide*, 13^e éd., p. 47.

2. *M.*, p. 209.

3. Lettre de Claudel à Gide du 8 novembre 1908, *Correspondance Claudel-Gide*, p. 91.

4. *M.*, p. 215.

5. *Ibid.*

6. Lettre de Claudel à Gide du 3 mars 1908, *Correspondance Claudel-Gide*, p. 83.

7. *Id.*, p. 84.

8. « Claudel porte une petite jaquette trop courte qui le fait paraître encore plus ramassé sur lui-même et mastoc; le regard est à la fois attiré et choqué par sa cravate, nœud coulant couleur de caroube. » *Journal*, d'André Gide, 1^{er} décembre 1905, p. 187. Gide revient sur ces détails vestimentaires le 5 décembre 1905, *Id.*, p. 189.

maires trahies par les regards, qu'il a parfaitement conscience de l'ambiguïté de son statut social. Il sait très bien que le fait d'avoir été classé premier au concours des Ambassades ne résout pas ses problèmes d'avenir. Il sait qu'en cette fin de siècle un fils de petit fonctionnaire de province qui n'a ni le soutien d'un nom, ni fortune personnelle, ni relations, ni apparences, peut difficilement faire une carrière brillante dans la diplomatie. C'est en connaissance de cause qu'il a fait son stage préliminaire à la direction commerciale du ministère des Affaires étrangères, avant son premier poste. Il sait que dans la spécialisation économique il rencontrera moins de concurrents et plus de chances de s'imposer par son travail.

Il sait aussi que le train de vie d'ambassade est inaccessible au jeune homme pauvre qui n'a pour vivre que son traitement de 5 000 francs par an plus 2 000 francs d'indemnités¹. Il a déjà fait l'expérience de l'austérité forcée à Boston, où il vivait dans une *boarding house* à douze dollars par semaine² et ne pouvait faire qu'un repas par jour³. On peut vivre à moins cher en Chine, et pour peu qu'on arrive à se faire détacher de Changhaï dans un petit vice-consulat, on est au moins logé, nourri à peu de frais et pourvu de domestiques chinois. Et surtout il sera son maître. A Wladimir d'Ormesson qui lui demandait pourquoi, malgré son classement au Grand Concours, il avait choisi la branche consulaire, il répond : « Parce que j'étais modeste, effrayé par les pompes diplomatiques et par les dépenses de la vie de la Carrière proprement dite. Je voulais aussi être mon maître, et je me disais, non sans raison, que je serais beaucoup plus indépendant comme petit vice-consul quelque part que comme secrétaire d'une ambassade ou d'une légation⁴. »

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il a quitté la France en 1895, et tout au long de son séjour en Chine nous lui retrouvons ce double souci : se faire charger de missions économiques importantes, et éviter les postes où, comme à Changhaï, il y

1. Ces chiffres sont précisés dans sa lettre de nomination au poste de consul suppléant à Changhaï en date du 26 novembre 1894, *ASPC*.

2. *M*, p. 116.

3. *Id.*, p. 98.

4. Extrait du *Journal* inédit de Wladimir d'Ormesson publié dans *Le Figaro littéraire* du 9 juin 1956.

a trop de dépenses et « trop de dîners en ville ¹ », quitte à se faire envoyer s'il le faut, à Tch'ong-K'ing, « au fond du fin fond de la Chine et du Fleuve Bleu et sur les frontières du Thibet ² ».

On peut faire confiance à Claudel quand il avoue qu'en partant pour Changhaï il n'avait aucune « idée directe de l'Orient ³ » : nous verrons qu'à la fin de son séjour en Chine ses connaissances livresques sur la civilisation chinoise sont encore incroyablement pauvres. En quatorze ans, les occasions ne lui ont pourtant pas fait défaut, mais il les a presque toutes négligées, et il n'a même pas fait mine d'apprendre la langue chinoise. Mais il a beaucoup regardé. C'est par les yeux qu'il entreprendra la découverte de la Chine, et c'est par eux aussi qu'il avait eu son premier contact avec l'Asie à l'Exposition de 1889 ⁴. La Chine y était représentée, et aussi l'Indochine et les possessions françaises d'outre-mer : chaque pavillon ayant « ses spécimens d'architecture locale et d'art indigène, ses cuisines, ses ateliers, ses boutiques de plein vent, ses édifices religieux ⁵ ». Pour la première fois on essayait de mettre les foules françaises en contact direct avec les civilisations d'outre-mer. Le mot d'Empire n'était pas prononcé, mais, comme le fait remarquer Chastenet dans son *Histoire de la III^e République*, il était déjà dans l'air, et les arrière-pensées des organisateurs étaient assez visibles. Tout ce déploiement de puissance entendait souligner « l'œuvre nationale accomplie, en dix ans, par la République des républicains ⁶ ». Il fallait montrer, au lendemain de la crise boulangiste, que les civils au pouvoir étaient capables de maintenir, avec autant d'acharnement que des généraux cocardiens, la fiction de la France grande puissance militaire et conquérante.

Dans ce grand caravansérail des bords de la Seine, l'Empire

1. Lettre de Claudel à Pottecher du 26 février 1897, *CPC*, I, p. 106.

2. *Ibid.*

3. *M*, p. 60.

4. « J'ai été en contact avec le théâtre chinois pour la première fois à l'Exposition de 1889 » *M*, p. 149.

5. Chastenet, *Histoire de la III^e République*, t. II, p. 218.

6. *Ibid.*

Cahiers

Paul Claudel

Il arrive que de grands écrivains s'engagent dans le siècle et dans une profession en même temps que dans leur œuvre, mais dans la plupart des cas, ils ne font que semblant. Claudel figure parmi les exceptions. Quand il parle de sa « double vocation d'économiste et d'écrivain », il faut le prendre au mot, comme on le verra dans ce livre fondé sur le dépouillement d'une masse de documents inédits : brouillons, journal intime, notes de voyages, agendas, archives de la Société Paul Claudel et du ministère des Affaires étrangères.

*Les papiers diplomatiques de l'époque du séjour de Claudel en Chine (1895-1909) étant depuis peu accessibles, on a pu les utiliser et les citer pour suivre d'étape en étape le poète-consul aux prises avec les problèmes de l'économie chinoise et du commerce international. Le consul Claudel nous donne ainsi dans ses rapports une analyse en profondeur des structures économiques et sociales du vieil Empire du Milieu, au moment même où il offrait, dans *Connaissance de l'Est*, sa vision poétique de la Chine. Ces deux systèmes de représentation se recourent-ils? Et dans quelle mesure ce stage asiatique de quatorze ans a-t-il laissé des traces durables dans la mémoire, l'imagination poétique, les idées et les thèmes du poète Claudel? C'est ce qu'on a voulu expliquer dans ce livre.*

Gilbert Gadoffre, né à Paris en 1911, est professeur titulaire d'histoire de la littérature française à l'Université de Manchester après l'avoir été à Berkeley. Il a créé au lendemain de la guerre à Royaumont les colloques internationaux de l'Institut collégial européen, transférés depuis à Versailles et à Loches.

nrf

HSC/25/10

26 F